



# Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

## *Premières journées du cadet Ralph FIRTH*

---

*Le texte est extrait de son livre "Un aller et retour pour l'Angleterre"*

### **Dès six heures du matin, il faut faire vite !**

Le lendemain matin et les jours suivants, dès six heures, alors que nous sommes plongés dans un profond sommeil, nous sommes brusquement réveillés par la sonnerie du clairon, cet instrument qui fait déjà partie de notre vie et qui en règlera désormais tous les événements pendant la durée de l'école.

Rapidement, en nous inspirant de l'exemple de nos voisins de chambre que nous observons à la dérobée tout en prenant l'air détaché qui convient, nous faisons nos lits « au carré », vérifions l'ordonnance de notre paquetage, puis partons faire toilette dans un couloir où s'aligne une longue série de lavabos. Là aussi, il faut faire vite afin de trouver une place libre, car pour le « traînard » qui a musardé dans sa chambre et doit ensuite attendre son tour, ce retard pénalisera tout le début de la matinée et se soldera généralement par une impossibilité de prendre le petit-déjeuner. Nous apprenons très vite qu'une minute perdue ne se rattrape que difficilement, et que cette nouvelle existence ne tolère ni l'indolence ni la rêverie.

Pendant les premières semaines, cette nécessité de tout faire vite pour être prêt à l'heure sera notre hantise et frisera parfois l'obsession. Et puis un jour, nous découvrirons que c'est beaucoup plus facile que nous ne le pensions et nous acquerrons à notre tour le calme et la philosophie des anciens

### **Petite mise en train physique !**

Après le petit-déjeuner – que nous avalons souvent debout, en nous brûlant les doigts au quart de métal, et bien entendu aussi le gosier – et pendant que les camarades galopent déjà vers la sortie, nous nous rassemblons pour la séance d'éducation physique dirigée par le sergent Fox, un moniteur de l'armée britannique détaché à l'école, dont le regard endormi derrière de fines lunettes ne laisse en rien présager les talents. Dès la prise en main de sa classe, sa conversation se limite à quelques rauques aboiements, ponctués de coups de sifflet à roulette qui vrillent les tympanes, et parfois, lorsqu'un exercice individuel a été mal exécuté, il dit d'un commandement laconique : « Twenty pompes. »

Nous partons derrière lui au pas de gymnastique et commençons à escalader les pentes boisées qui dominent le manoir. Tous les cent mètres environ, nous rencontrons une barrière ou une clôture de barbelés qu'il s'agit de franchir en voltige sans casser le rythme. Nos poitrines font un bruit de soufflet de forge, nos yeux se brouillent et nous avons dans la bouche ce goût de métal caractéristique de l'essoufflement, mais il faut monter toujours et quand, enfin, épuisés nous arrivons sur la crête, c'est pour immédiatement redescendre vers la prairie par une piste tortueuse pleine de racines traîtresses qui fréquemment nous projettent à plat ventre au milieu des ronces. Ce n'est cependant pas le moment de s'apitoyer sur les égratignures, car le sergent Fox nous stimule de ses « hurry up, lazy chap » lancinants.

Lorsque nous débouchons enfin au pied de la colline, c'est pour rejoindre, sans avoir repris notre souffle, l'aire des agrès où pendant une demi-heure nous alternerons escalades de barre fixe et corde lisse. La séance se termine généralement par un nouveau parcours au pas de gymnastique qui nous conduit au bord de la Severn, où nous piquons une tête pour nous livrer à une série d'exercices aquatiques.

### **A huit heures début des cours**

Après cette mise en train quotidienne que les élèves appellent la « Piti » - je mettrai quelques jours à comprendre que ce sigle barbare correspond phonétiquement aux initiales de Physical Training –, la véritable journée commence à huit heures et se prolonge fort avant dans la soirée, parfois suivie d'un exercice de nuit. Mes camarades et moi, c'est à dire le groupe de jeunes cadets qui n'ont pas dix-sept ans, avons droit à un programme spécial destiné à nous amener en six mois à l'examen de passage qui décidera si nous sommes aptes à recevoir l'enseignement d'élève aspirant.



# Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

## *Premières journées du cadet Ralph FIRTH*

---

### ***D'abord amener les futurs élèves aspirants au niveau du baccalauréat option sciences***

Ce programme est à dominante scolaire, mais comporte aussi une formation militaire correspondant en gros à celle d'un peloton de sous-officiers. En effet, en raison de notre âge, nous n'avons pas eu le temps matériel de passer le baccalauréat, et il s'agit d'abord de nous amener à ce niveau. Ce n'est pas une mince affaire en un laps de temps aussi court, d'autant que les épreuves de l'examen, arrêtées en liaison avec le Lycée Français de Londres, sont celles de l'option « Sciences ». La direction de l'instruction se propose donc, après un rappel des connaissances de la classe de première que beaucoup d'entre nous n'ont pas étudiées précédemment, de nous faire entrer de plain-pied dans le programme de mathématiques élémentaires<sup>1</sup>, ce qui paraît à première vue une gageure.

L'organisation de l'enseignement toutefois a été conçue en conséquence et comporte chaque semaine huit heures de mathématiques, quatre heures de physique, deux heures de chimie, trois heures de français, deux heures d'histoire, deux heures de géographie, deux heures d'anglais, une heure d'allemand : si l'on ajoute à ce total les heures d'étude et celles consacrées à l'instruction militaire, il est certain que l'on dépasse, et de beaucoup, la semaine de quarante heures. Mais apparemment, cet avantage social — et nous nous en doutons un peu — ne fait pas partie de la charte de l'établissement.

Oui, nous amener au niveau requis dans le délai imparti semble un pari impossible à tenir, mais l'affirmer de façon absolue serait compter sans les professeurs qui constituent une équipe réellement exceptionnelle et d'un grand dévouement, bien que cette attitude de leur part n'exclue nullement la sévérité.

Dans le domaine des sciences (mathématiques, physique, chimie) où les principales difficultés sont à craindre, nous avons affaire à Mr Dampierre, un quadragénaire de haute taille et d'une maigreur ascétique, arborant une petite moustache et toujours vêtu d'une blouse grise. Mr Dampierre, qui porte en réalité un autre nom comme beaucoup d'autres Français Libres, n'est pas un professeur de métier mais un ingénieur de l'aéronautique. Ses cours appuyés de démonstrations graphiques sont d'une rare clarté et conduits avec une patience infinie ; rien, semble-t-il, même l'expression la plus obtuse dans le regard de ses élèves, ne peut avoir raison de sa patience, tout au moins aussi longtemps que le silence le plus complet règne dans la salle. Par contre, dès qu'une plaisanterie fuse ou qu'une amorce de chahut pourtant modeste se dessine — ce qui se produit généralement quand, le dos tourné, il écrit au tableau —, il se contente sans s'interrompre de dire de sa voix douce et monocorde : « Mr Untel, dehors » jamais il ne se trompe, au point que l'on pourrait croire que ce diable d'homme a des yeux dans le dos, et l'élève concerné en sera quitte pour étudier tout seul, ou pas du tout, cette partie du programme. Or, à la cadence où se déroule l'instruction, toutes les parties du programme sont importantes.

Pendant deux mois, comme on nous l'avait annoncé, nous révisons si l'on peut dire, les connaissances de première, mais uniquement celles qui sont indispensables à la compréhension de ce que nous étudierons par la suite, puis nous enchaînons sans temps d'arrêt avec le programme de Maths Éléms qui pour moi, et pour la plupart de mes camarades, n'ont d'élémentaires que le nom. Je me félicite toutefois d'avoir pendant près d'un an étudié les livres que me prêtait ce bon Mr Inebnit, et de m'être astreint à effectuer de nombreux exercices, car si je rencontre souvent de réelles difficultés je ne suis pas aussi dérouté que j'aurais pu le craindre. D'ailleurs, lorsqu'en sortant d'un cours il reste des points encore réellement obscurs, on peut toujours pendant « l'étude » aller trouver Mr Dampierre qui, dans sa petite chambre d'aspect monacal, est prêt à refaire imperturbablement son cours sous forme de leçon particulière, à condition qu'il sente un réel intérêt chez son interlocuteur.

Les cours de français sont à la charge de l'aumônier l'école, le père O'Hara, un Irlandais d'origine comme son nom l'indique, ce qui paraît de prime abord quelque peu paradoxal, mais qui s'explique aisément

---

<sup>1</sup> La terminologie "Mathématiques élémentaires" a été utilisée jusqu'en 1969. Elle correspond au baccalauréat des séries C -(bac scientifique à dominante mathématique)



# Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

## *Premières journées du cadet Ralph FIRTH*

---

lorsqu'on sait qu'il a professé pendant plusieurs années au collège de Jésuites de Bordeaux. Excellent pédagogue, lui aussi fait preuve d'une grande compétence, et sa disponibilité n'a rien à envier à celle de son collègue scientifique. Mais on serait tenté de penser - même si ce n'est pas forcément vrai — que cette attitude est déjà plus normale de la part d'un religieux.

L'histoire et la géographie sont directement enseignées par le commandant de l'École, le chef de bataillon Baudouin. Il ne paraît pas utile de préciser qu'outre l'intérêt de son cours — car son érudition dans ces deux domaines est impressionnante — la plus élémentaire prudence incite les élèves à observer, dès qu'il monte en chaire, un silence respectueux. Malgré le coefficient relativement faible de ces matières, on entendrait dans la classe une mouche voler pendant qu'il développe avec brio l'évolution du Kuo Ming Tang ou la politique impérialiste du Japon.

L'enseignement de l'anglais est assuré, comme il se doit, par un citoyen de la couronne, Mr Ruby, mais lui aussi a ses particularités, car il est marié à une Française et a longtemps enseigné dans un lycée de Montpellier. Bien que très bon professeur, il n'est pas toujours très psychologue et se rend mal compte notamment que ces garçons qui sont venus essentiellement pour se battre diffèrent sensiblement des potaches auxquels il est habitué. Si l'on ajoute à cela que beaucoup d'élèves, à tort sans doute, considèrent l'anglais comme une matière marginale, il s'ensuit que contrairement aux autres cours, ceux de Mr Ruby sont fréquemment houleux et fournissent une occasion de défoulement appréciée après plusieurs heures d'attention soutenue. Le sommet du défoulement est atteint lorsqu'il entreprend de nous faire interpréter en chœur des chants du folklore britannique, assurément très mélodieux, mais qui auraient davantage leur place dans un pensionnat de jeunes filles que dans une école militaire. Il se trouve alors presque toujours dans la classe quelque facétieux personnage qui transpose sur les naïves paroles d'origine des paroles beaucoup moins innocentes, voire franchement grivoises. Bien qu'ayant le mérite d'être en anglais, cette version inédite n'est absolument pas du goût de l'irascible Mr Ruby qui tape violemment sur son pupitre, le visage cramoisi. Une fois, il va même jusqu'à sortir en claquant la porte, laissant les élèves un peu interdits devant cette réaction inattendue. Nous cessons d'ailleurs définitivement de trouver cette plaisanterie amusante le lendemain quand nous sommes solennellement réunis par le commandant Baudouin qui nous avertit qu'à l'avenir, tout perturbateur du cours d'anglais sera immédiatement expulsé de l'École. Les cours d'allemand, enfin, sont faits par un élève aspirant et ne donnent lieu à aucun commentaire particulier d'autant qu'une seule heure par semaine est consacrée à cette matière. Pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais appris cette langue auparavant, cela permettra tout juste, au moment de l'examen, de connaître les déclinaisons et quelques phrases usuelles.

### ***Et la partie militaire des cours***

La partie militaire de ce programme préparatoire est dirigée par le sous-lieutenant Tavel qui «coiffe» par ailleurs la première section d'élèves aspirants. Ce jeune officier, âgé d'environ vingt-cinq ans, a participé à la campagne de Norvège comme sous-officier. Puis après avoir accédé à l'épaulette, il a été maintenu à l'École en raison de ses qualités d'instructeur. Toujours habillé avec une extrême recherche, depuis la pointe miroitante de ses bottes jusqu'à l'extrémité de son béret, il pourrait avantageusement incarner une gravure de mode de tailleur militaire en renom. Son ramage, si je puis dire, égale son plumage, car la rigueur de son comportement est parfaitement à l'image de son apparence vestimentaire, et le moins que l'on puisse dire est qu'il inspire à tous une crainte salutaire. En fait, je me suis rendu compte par la suite qu'il était surtout très jeune, à peine plus âgé que les plus anciens de nos camarades, et que cette attitude rigide résultait sans doute en partie d'une certaine timidité. Je me suis rendu compte aussi que c'était sans conteste un type bien et un homme d'une grande droiture, qui aurait sûrement préféré se trouver sur un champ de bataille qu'à enseigner à des élèves souvent insupportables, mais qui s'acquittait de son mieux de la mission qu'on lui



# Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

## *Premières journées du cadet Ralph FIRTH*

---

avait confiée. Dès qu'il le pourra, il rejoindra à nouveau une unité combattante et trouvera quelques années plus tard une mort glorieuse en Indochine.

Le sous-lieutenant Taravel était en tout cas un instructeur de grande valeur, même si parfois il nous paraissait un peu méticuleux et tatillon. Il était bien entendu assisté de sous-officiers spécialisés, le sergent Fox, déjà mentionné pour l'entraînement physique, le sergent-chef Lhermann pour l'armement, le caporal-chef Vindraj, un réserviste d'origine russe, pour les transmissions, et lui en qualité de chef de section, s'occupant directement de l'instruction tactique, de la topographie et du tir.

C'est le matin généralement, ou sous forme d'exercice de nuit que se déroulait cette instruction militaire, d'abord sur les terrains avoisinant l'école, au stade de l'étude des actes élémentaires du combattant, puis sur des terrains plus variés et plus coupés, proches du champ de tir de Kidderminster, lorsqu'il s'agit d'aborder le combat de l'équipe et du groupe. Ce terrain couvrant plusieurs kilomètres carrés de landes et de bois, — où nous travaillerons à divers niveaux, équipe, groupe, section, puis tout à fait à la fin, compagnie — finira par nous devenir tellement familier que nous en connaissons chaque arbre et chaque buisson.

Les séances de tir quant à elles s'effectuent à toutes les armes, d'abord au fusil bien sûr, avec de vieux M16 américains, des mousquetons et des fusils 36 français, mais aussi avec tous les types actuellement en service de mitrailleuses, pistolets-mitrailleurs et fusils mitrailleurs français, anglais et américains, les mortiers anglais de deux et trois pouces, et enfin des armes moins courantes tels que le fusil antichars Boys de l'armée britannique et le vieux canon antichars de 25 mm français. Le problème est moins de savoir si toutes ces armes ont encore une efficacité réelle dans un conflit moderne que de nous habituer, dans toutes les situations et par tous les temps, à tirer un grand nombre de munitions de tous calibres et, par là même, à nous entraîner à tous les bruits du champ de bataille tout en acquérant une dextérité convenable.

### **Les exercices de nuit**

Les exercices de nuit que nous effectuons en moyenne à raison d'un par semaine, sans que cela modifie en quoi que soit l'horaire de travail du lendemain, ont pour but d'étudier dans des conditions différentes d'éclairage, en l'occurrence dans l'obscurité ou par clair de lune, les actions de combat précédemment étudiées de jour. Ils se situent généralement sur les hauteurs dominant Ribbesford, à deux ou trois kilomètres du camp, et pour atteindre la zone de travail, nous partons par le sentier particulièrement raide et caillouteux qui traverse le cimetière.

Chargés d'un équipement lourd et encombrant, nombreux sont ceux qui trébuchent sur les galets, les ronces ou les pierres tombales disposées un peu partout dans un aimable désordre, et s'affalent dans un grand fracas de bidons et de crosses entrechoquées. Si le sous-lieutenant Taravel se trouve suffisamment en avant pour ne rien entendre, tout se passe à peu près bien et se limite à quelques interjections des fonctionnaires caporaux ou sergents : « Chut ! Silence ! Faites donc attention où vous mettez les pieds Bon Dieu ! » Mais si notre chef de section est directement témoin de l'incident, les affaires se gâtent et se traduisent habituellement par un kilomètre au pas de gymnastique, ou par une prolongation de l'exercice d'une ou deux heures pour nous apprendre la discrétion qui, nous nous en apercevrons plus tard, contribue en effet beaucoup à accroître la durée de vie d'un voltigeur. Enfin, une fois par mois environ, nous participons en qualité d'exécutants à une manœuvre de vingt-quatre ou trente-six heures, organisée au profit de nos anciens, les élèves aspirants.